

# SE COMPRENDRE

ISSN 0845-7450

N° 85/06 - 18 juin 1985

**LE DOCTEUR M. KAMIL HUSSEIN,  
MEDECIN ET HUMANISTE EGYPTIEN (1901-1977)**

**H. EXPERT-BEZANCON**

*Mémoire de Maîtrise 1982, Juin, Université d'Aix, 1ère Section - Le Docteur Kâmil Hussein (1901-1977), médecin et humaniste égyptien.*

## **L'HOMME D'APRES DES TEMOIGNAGES**

### **LE JEUNE HOMME**

"Kâmil ! Je le vois encore lors de notre première rencontre à l'Ecole de Médecine, en 1918; il a dix-sept ans et moi dix-huit. Très différent des autres : calme, organisé; il a une bicyclette et y installe ses livres en repartant".

Ainsi parle Hussein Fawzi, docteur en médecine (1), rappelant le jour d'entrée en première année à l'Ecole. Kâmil Hussein est très jeune, premier au baccalauréat; Hussein Fawzi, quatrième. Les soixante premiers étaient orientés vers la médecine, selon la coutume. Les deux hommes ne se départiront jamais de leur amitié durant près de soixante ans. Le docteur Hussein Fawzi possède de nombreuses lettres de son ami, non exploitées en 1981 et non publiées.

La première année d'études fut perdue; les Anglais (dont l'occupation date de 1882) viennent d'exiler à Malte Sa'ad Zaghlûl (2), le fondateur du parti Wafd. Les étudiants et le pays sont en révolution. Les écoles supérieures passent de Guizeh à Qasr al-'Ayni, puis elles ferment. Chaque soir, vingt à trente mille étudiants manifestent devant l'Université al'Azhar, de la nuit à minuit. Ils sont assis par terre. On écoute et on fait des discours. Le groupe de Kâmil H. (3) et de Hussein Fawzi comprend surtout des étudiants en médecine; il est sous l'aile d'un membre du Wafd. Les trois enfants du Cheikh 'Izz al'arab, un des plus grands avocats **shar'iyyin** en font partie. Notons qu'il n'y eut jamais aucune violence dans ce groupe, contrairement aux autres.

Kâmil H. est fidèle à toutes ces manifestations pour l'indépendance de son pays. Mais il ne supporte pas la rhétorique et la violence dans le discours. H. Fawzi raconte :

"J'ai vu une seule fois Kâmil furieux dans sa vie. C'est devant l'un de ces orateurs. Il se leva, dressa sa canne et s'écria : "**Kalam fâriḡh**" - "Paroles creuses ! du vent !".

C'est la première et la dernière fois de sa vie que Kâmil H. manifeste. Calme, non-violence, amour de la vérité et de la rigueur ne seront pas épisodiques dans cette vie.

L'Ecole reprend ses cours. Kâmil H. est le premier, avec un niveau si élevé que ses camarades ne l'appellent pas le major, mais "l'étudiant de deuxième année". Kâmil remarque que son ami Hussein prend des livres français à la bibliothèque. "Comment as-tu appris ? - A l'école Berlitz, en marge de mes deux années terminales du secondaire". Kâmil H. va faire de même. Hussein l'emmène à l'Ecole Berlitz qui organise une classe spéciale pour quatre ou cinq étudiants en médecine. Rapidement, Kâmil lit beaucoup; aussi, en deux ans a-t-il appris le français. "Je dois à la langue française les plus beaux moments de ma vie", dira-t-il. Il sera l'ami de chirurgiens français, dont un de Strasbourg. Il aura dans sa bibliothèque des oeuvres de Bergson, Camus, Claudel, Bernanos (4).

Son travail à l'Ecole de médecine est ordonné, fait jour par jour, jamais "expédié". D'où vient ce brillant étudiant ?

## ORIGINES, FAMILLE, ETUDES

Il est né le 20 mars 1901, dans le petit village de Subk al-Dahak, à 60 km environ au sud du caire, au début du delta. C'est le district (**muhafaza**) de Menûfieh. Son père, Muhammad 'Ali Hussein, est le maître d'arabe du village, **'âlim** et ami de Muhammad 'Abduh (5) dont le portrait trônait dans le salon de famille. Il est, ainsi que sa femme 'Aïcha, d'un milieu cultivé dans la langue et la jurisprudence islamiques, de famille paysanne ayant un peu de biens. Muhammad 'Ali meurt lorsque Kâmil a trois ans. Notre auteur est le quatrième enfant. Sa mère lui apprend la franchise et l'honnêteté. Muhammad al-Sâdiq, né vers 1886, son aîné de quinze ans environ, remplacera le chef de famille et jouera un grand rôle dans la vie de Kâmil. Viennent ensuite une fille, Amna, née en 1888 - mariée jeune au village et qui seule aura des descendants -, puis un garçon, Ahmad, né en 1891. Il n'y a au village qu'une seule école, l'école coranique - **kuttâb** -. La chance de Kâmil est qu'un frère de sa mère, 'Abdu-l-Hakim, est juriste - **face** - au Caire, professeur dans une école de droit musulman - **madrasat al-qadâ' al-shar'i**.

Il accueille d'abord Sâdiq, puis Kâmil, pendant les mois de classe. Kâmil fait ses études primaires au Caire, à partir de l'âge de six ans. Ensuite, ses études secondaires en arabe et en anglais, conformément aux programmes, dans une école privée qui semble avoir été de meilleur niveau que les écoles officielles, la **madrasat al-'ilhâmiyya**, du nom de la princesse khédiviale fondatrice. Comme il est intelligent, on le "bourre"; de ce fait, il en gardera un mauvais souvenir.

Par son oncle du Caire, son père et son frère, Kâmil reçoit une bonne culture arabe et dispose de livres, spécialement de jurisprudence. Faute de mieux, le garçon les lit pendant les loisirs des vacances. Au Caire, il entend les discussions de son oncle et des **'ulamâ'**; il décide de ne pas s'orienter vers leur branche. Comme beaucoup de jeunes gens, il assiste à des veillées de poésie arabe; il s'en imprègne au point de la goûter et d'en avoir enregistré bien des fragments par cœur (6). Son frère, Muhammad al-Sâdiq Hussein, sera très cultivé, connaissant l'anglais et le français. Il traduira les Psaumes en arabe (7). Il quittera le professorat pour devenir haut fonctionnaire des finances. Il mourra en 1964.

Le jeune Kâmil lui voue un grand respect et semble en avoir fait pour une part son modèle. Le troisième fils sera professeur d'enseignement secondaire; aucun des trois frères ne se mariera.

La famille a d'abord habité au Caire, le quartier Hilmiyé Gadida, situé en avant du quartier Ibn Tulûn. Entre 1920 et 1923, elle acquiert un terrain et une maison à Hilmyet Zaitun (8) dans la banlieue nord du Caire. C'est là que les trois frères passeront ensemble le reste de leur vie avec leur soeur, qui les rejoignit dès son veuvage précoce, avec trois enfants, et tint la maison.

La demeure familiale sera, entièrement reconstruite en 1950. La famille de la petite-nièce de Kâmil H. y vit maintenant (1981), avec la nièce du docteur. Le bureau de celui-ci, vaste, simple, tranquille, donnant sur le jardin, est resté tel quel depuis 1977 ; il comprend toute sa bibliothèque. Kâmil H. rangea celle-ci en 1950, avec son ami Ibrahim Madkour (actuel président de l'Académie de Langue arabe).

## L'ETUDIANT

Pendant ses années d'études, Kâmil allait séjourner en son village de Subk. Hussein Fawzi se souvient de ses lettres et d'une poésie qu'il lui envoya. Mais Kâmil H. sera uniquement prosateur.

Il termine ses études de médecine à Qasr al-'Ayni, en janvier 1923, avec la mention la plus élevée, "summa cum laude". Pendant deux ans, il exerce la médecine à l'hôpital de l'Université, et quelque temps à Tanta. En 1926, il a l'occasion de partir en Angleterre pour des études complémentaires de spécialisation.

Vogelaer raconte combien il s'y prépare culturellement par de nombreuses lectures, croyant que les Anglais sont connaisseurs de leur littérature... Il fut déçu !

D'Angleterre, il va trois fois en France, dont une fois à Toulouse, voir son ami H. Fawzi, en stage lui aussi. Celui-ci a pour souvenir mémorable de l'avoir entraîné à faire du ski dans les Pyrénées... "C'est la première et dernière fois", dit-il. 'anal ne sera pas sportif et il le regrettera; sa myopie n'y est peut-être pas étrangère. Mais il aimera la marche.

Durant son séjour en Angleterre, il reste fidèle à son pays. Il écrit régulièrement des articles dans la page hebdomadaire du journal égyptien **al-sîyâsa**, page appelée **al-siyâsat 1-'usbu'iyya**, touchant à la santé des paysans, au rôle de l'université, aux déficiences de la recherche scientifique et aux remèdes possibles, à la langue égyptienne parlée. Il y fait des critiques hardies, allant droit au but - **sâ'iba**.

En faisant choix de ce journal, comment s'orienter Kâmil Hussein qui approche la trentaine? Le fondateur du quotidien "**Al-siyâsa**" est Muhammad Husayn Haykal (1888-1956). Il est l'auteur de **Zeinab**, paru en 1914, considéré comme le premier roman moderne en arabe. Son livre **La vie de Muhammad** fait sensation. Son passage au Ministère de l'Instruction publique fait concevoir beaucoup d'espérance aux partisans de l'évolution moderne du pays. Il est l'un des dirigeants du parti libéral constitutionnel.

Kâmil Hussein écrit dans les pages hebdomadaires de ce journal. Les maîtres de la renaissance littéraire contemporaine, comme Taha Hussein, y collaborent (9).

A propos des études en Occident, Hussein Fawzi rappelle les conseils que donnaient les professeurs, les amis, les parents à ceux de sa génération : "Vous êtes un grand pays. Mais, actuellement, vous êtes à la queue des nations. Regardez l'Europe". On observera un changement de cette mentalité déjà vers la fin du règne du roi Farouk, et surtout avec "Abd al-Nasser.

Hussein Fawzi cite le proverbe arabe qu'on leur rappelait : "Il vaut mieux être le dernier des lions que la première des chèvres". A ce propos, Kâmil Hussein disait : "En Angleterre, nous bouchons les trous de notre enseignement".

## **LE MEDECIN - LE PROFESSEUR**

Le Docteur Kâmil Hussein rentre en Egypte à la fin de l'année 1930. A vingt-neuf ans, il enseigne la chirurgie à l'Ecole de Médecine, devenue Faculté, de Qasr al-'Ayni. Il y est professeur de 1930 à 1950. Il crée la section d'ostéologie, la section des amputations, celle de la chirurgie du cerveau. Il est très critiqué pendant dix à douze ans par les vieux médecins; ces milieux n'acceptent pas la nécessité de la création de spécialisations. "Ce fut un vrai défi", témoigne le docteur 'Abdu l-Hayy al-Sharqâwi, son assistant en 1935. Kâmil H. demeure ferme. Sa volonté est de lancer la chirurgie osseuse. Il est opiniâtre et garde foi en sa mission. Il entreprend des opérations audacieuses. Il atteindra son but. Les chirurgiens orthopédistes en Egypte seront cent cinquante en 1966. Tous ceux qui ont plus de quarante ans en 1980 ont été formés par lui, dont son petit-neveu par alliance, le Dr Jalal Mousa, en 1958. Celui-ci lui succèdera à son cabinet - **'iyâda** - 32 rue Sabri Abu 'Alam (dénommé "clinique" en Egypte) et à l'hôpital du Croissant Rouge, rue Ramsès.

C'est en 1937 que Kâmil H. spécialise cet hôpital dans les accidents (à cette époque, très peu de villes possédaient un tel hôpital; citons Vienne). Il est soutenu dans cet effort par le chirurgien 'Ali Ibrâhim, qui avait compris l'utilité des spécialisations et avait envoyé des jeunes gens étudier en Europe.

Bientôt une circonstance fortuite va l'aider. Dans un accident d'auto, en 1942, le roi Farouk a le bassin fracturé. 'Ali Ibrâhim, appelé, conseille au roi de faire appel à Kâmil Hussein. L'opération réussit. Une anecdote m'a été racontée à ce sujet :

Un mois environ après l'opération, Farouk réunit ses médecins, les accable de mépris, les accusant d'une erreur à propos de sa clavicule fêlée. Kâmil H. s'en tire par de l'humour, parlant de son métier : "Vous savez, moi, c'est mon bâton de maréchal". Et il reçoit le titre de **bey** à quarante-et-un ans (6 bis).

La réputation de Kâmil H. est faite : de jeunes chirurgiens anglais viennent assister à ses opérations. Il sera connu hors d'Egypte. Il suffira à un médecin de dire qu'il a été formé par Kâmil H. pour être estimé.

En 1950, Taha Hussein, ministre de l'Instruction Publique, demande à Kâmil H. d'être recteur de la nouvelle université Ibrâhim, qui prend le nom de 'Aïn Shams, nom évoquant l'ancienne Héliopolis située à cet endroit. Il remplit cette fonction pendant deux ans (7 bis). Le coup d'Etat des officiers survient en 1952.

Tous les Egyptiens étaient alors écœurés par le roi Farouk. Kâmil H. met son espoir dans le changement. Mais, quelques mois plus tard, il remet sa démission pour "motifs personnels". Il semble bien qu'il n'ait pu supporter que des officiers sans culture viennent commander à des recteurs et des professeurs d'université. D'ailleurs, innover comme il l'entendait devenait impossible.

C'est durant cette période de sa vie, celle de jeune chirurgien, que se situe un voyage, bien différent de ceux qu'il fera à travers le monde, motivés par la culture, la paix, les rencontres inter-religieuses. Je veux parler de la piste qui mène au monastère de Sainte-Catherine au Sinaï, qu'il parcourut à chameau. Il aime son pays et veut en connaître l'histoire.

Avant la création de l'Etat d'Israël, en 1948, il se rend en Palestine; il y retourne comme chirurgien-inspecteur. Il va en Syrie, au Liban, en Arabie Saoudite. Il est allé à La Mecque, mais jamais à l'époque du grand pèlerinage - **hajj**.

Sans fonction officielle après 1952, Kâmil H. va pouvoir consacrer plus de temps à l'approfondissement de sa pensée. Il a été très tôt un homme de réflexion. Des notes datées de 1928, de 1935, des années suivantes sont déposées aujourd'hui entre les mains de M. Harold Vogelaer, l'ami à qui il les a confiées. Nous y reviendrons.

En dehors des séances du conseil de l'université, du club ou de l'Académie, des conférences faites ou écoutées, des voyages, voici son rythme de vie : il travaille le matin à l'Hôpital du Croissant Rouge; l'après-midi, de 16 à 18 heures, il reçoit les malades à son cabinet; après 18 heures, il se retire. Il ne se couche pas tard : vers 22 ou 23 heures. Il a la force d'organiser son temps; il est calme et ponctuel (8 bis).

Son premier ouvrage, **Mutanawwi'at**, que je traduis par "Mélanges", paraît en 1951. C'est un recueil d'articles ou de conférences de sujets très divers, faits avant cette date.

En 1954, paraît le récit philosophique **Qarya zâlima** (traduit en français "La Cité inique", en anglais "The City of Wrong").

Fondateur de la chirurgie des os, du cerveau et des glandes en Egypte, Kâmil Hussein s'adonne aussi à la philosophie, aux sciences humaines, à la religion, à la littérature et à la langue arabes. Cependant, il affirme : "Je suis médecin avant tout; les autres choses son "hobby" - **hawâya** -". Toute sa pensée est au malade présent devant lui. La médecine n'est pas pour lui un métier, mais une vocation. Il pourrait gagner plus d'argent. Il opère les pauvres gratuitement. "Ce qu'il reçoit en exerçant sa profession n'est rien en proportion des soins gratuits dispensés et de tout ce qu'il a apporté à la médecine" (9bis). Il aime son hôpital du Croissant Rouge, qu'il a créé dans le bâtiment existant rue Ramsès, mais qui n'était que Société (10). "La meilleure chose que je présenterai à Dieu dans ma main droite, ce sera l'hôpital du Croissant Rouge", dit-il aux siens, en faisant allusion à un passage du Coran, 69, 18-37, sur le jugement de chaque homme au Dernier Jour (sourate débutant par "Celle qui doit venir").

Au Caire, Kâmil Hussein aide tous les gens de son village natal de Subk qui viennent le trouver, au point de vue social ou médical. Il y a d'ailleurs un terrain et une maison, où il se rend de temps en temps.

Ramsès Wissa-Wassef lui confie un jour une jeune fille de son atelier de tapis du village de Haraniyyé (11), atteinte de paralysie polio-myélique. Il l'appareille si bien que la vie de la jeune fille est transformée: c'est une vraie résurrection. Jolie, intelligente, elle se marie et reste fidèle à son activité de l'atelier. Les frais de l'opération et de prothèse sont partagés entre la famille et R. Wissa-Wassef.

Médecin avant tout, Kâmil H. est également professeur. A ses cours, il ajoute, à Qasr al-'Ayni, des clubs hebdomadaires (**nadawat**), où l'on discute de cas intéressants avec des médecins de l'hôpital et des médecins en visite. Le docteur Abû Dhikra nous dit dans quel esprit Kâmil Hussein formait ses étudiants. Pour lui, "l'art de la médecine est diagnostic et traitement; mais la science de la médecine vise la recherche, la mise en lumière, la découverte; c'est un mouvement continu de la pensée pour circonscrire et définir". Ainsi, il demande à ses étudiants d'être des hommes de science avant d'être des professionnels. Il aime converser avec eux, écouter leurs questions. Il estime que la médecine est une culture complète. Dans ses conférences de chirurgie, il mêle à l'enseignement de la médecine celui de la philosophie, de la logique comme piliers pour former la personnalité et la réflexion du médecin. M. Abû Dhikra rappelle une conférence qu'il fit sur Descartes. Il y traita de la méthode de ce philosophe dans la recherche des moyens pour atteindre la vérité. Il explique que la méthode philosophique, même dans ses manifestations les plus hautes, comme c'est le cas pour Descartes, n'est pas une assurance pour atteindre la vérité scientifique, qui doit avoir sa méthode propre.

Il commente à ses étudiants la Méthode de Descartes et ses quatre lois. Il affirme qu'une recherche doit mener à d'autres recherches qui, à leur tour, ouvriront sur de nouveaux horizons. C'est la base indispensable au développement de la science dans une nation.

La curiosité de Kâmil H. est attirée par l'histoire de la médecine. Il en traite dans ses conférences et ses échanges avec les étudiants. Voici quelques-uns des sujets qu'il développe :

Il s'intéresse à certaines valeurs de la médecine pharaonique : à ses observations, à la connaissance du pouls, à la trachéotomie - opération qu'elle pratiquait déjà. Il présente "la plus ancienne Epître du monde" (12).

Il fait paraître, dans la Revue de la Société de Médecine égyptienne, un article sur l'originalité et le développement de la médecine arabe (13), **al-tibb al-'arabi**. Il étudie al-Râzi (14), le grand clinicien du Xe siècle. Il publie sur lui La Médecine d'al-Râzi, **Tibb al-Râzi** (voir bibliographie).

Une traduction anglaise du Canon de la Médecine, **Qânin fi 1-Tibb** d'Ibn Sinâ - Avicenne - (15) était prête à être publiée au Pakistan, en 1967, mais ne l'a pas été (16).

## LE PENSEUR, L'ADIB, SES MAITRES ET AMIS

Ce grand chirurgien et professeur de médecine est aussi un grand penseur. Son ami et contemporain Ibrâhim Madkour (17), qui l'a présenté à l'Académie de Langue arabe, le 3 avril 1952, témoigne que rares sont les hommes d'une telle culture. Pourtant, Kâmil Hussein a qualifié son activité littéraire et philosophique de "hobby", **hawâya**. On le trouve parmi les premiers aux conférences publiques de sciences, de lettres ou de philosophie. Un ouvrage important en arabe, anglais ou français ne paraît pas sans qu'il se dépêche de le lire.

Sa culture embrasse le passé comme le présent. Il remonte aux sources de la pensée arabe, il en fait une étude vaste et profonde; en elle s'est formé son jugement personnel. Il compulse les dictionnaires - **al-qâmûs**, **al-lisân**. En littérature, il aborde la recherche, la critique, le commentaire.

Nous avons vu son goût pour la poésie dès sa jeunesse. Dans un article de **Mutanawwi'ât 1** (pp. 39-59), il s'arrête longuement à l'étude littéraire d'al-Mutanabbi (4e s. H/10e s. ap. J.C.). Il applique au cas de ce poète syrien la psychanalyse de Freud (p. 45, Freud, Psychopathologie de la vie quotidienne). Al-Mutanabbi, riche de dons et de grandes expériences, a échoué dans beaucoup d'entreprises, et ces revers ont provoqué un complexe décelable dans sa poésie (18). Il étudie également la personnalité des poètes Abû al-'Ala al-Ma'arri et Al-Farazdaq (8e s. ap. J.C.), au point de vue psychologique (19).

La formation européenne de Kâmil H. ne l'a jamais détaché de ses racines. Le Dr M. Abû Dhikra le dit amoureux de la langue arabe; il ajoute : "La cause en est peut-être le défi de la

colonisation et la résistance à ce qu'elle a voulu imposer de culture étrangère, ainsi que la fierté de son patrimoine égyptien et arabe". Vers 1950, il écrit un article pour dénoncer l'engouement de ses compatriotes pour les études à l'étranger sans motif valable.

Quels sont ses maîtres, ses amis, ses lieux de rencontre ? Voici comment I. Madkour fait sa connaissance : ils ont alors à peine trente ans. Kâmil H. envoie, d'Angleterre en Egypte, à la revue **al-siyâsa al-'usbu'iyya**, des articles sur des sujets variés dont j'ai parlé (p. 3) et qu'il signe du pseudonyme Ibn Sinâ. Il envoie aussi la primeur de sa production littéraire, et, peut-être affligé de quelque crainte de débutant, il signe celle-ci Ibn al-Muqaffa ou 'Abd al-Hamid". I. Madkour doit demander qui se cache derrière ces pseudonymes. A son retour d'Angleterre, et avant sa rencontre avec I. Madkour aux séances de l'Académie, il voit ce dernier aux réunions du Club Muhammad 'Ali, devenu "**nâdi al-tahrir**" depuis la chute du roi Farouk (20). Ahmad Lutfi Sayyid (21), l'aîné de dix-huit ans de Kâmil H., en est le maître; il est l'introducteur de l'aristotélisme en Egypte et l'apôtre du libéralisme. Kâmil Hussein devient son disciple et son ami.

Parlons des séances de ce Club, décrites par I. Madkour dans le discours d'admission de Kâmil H. à l'Académie de Langue arabe, le 3 avril 1952. "Elles étaient mêlées de lettres, "**adab**", et de sagesse, "**hikma**", de sciences et de philosophie, de lancement d'idées nouvelles, "**tawjih**" et de réforme (22). Ce sont des trésors; nous n'en avons rien noté". Ces séances sont comparables aux "Nuits" décrites dans La Délectation dans les Entretien, **al-'imtâ' wa-l-mu'ânasa**, de Abû Hayyân al-Tawhidî (essayiste du 4e s. H./10e s. ap. J.C.). "A la voix de Kâmil Hussein répondait tout de suite l'attention; son discours était plaisant, son commentaire clair, sa critique faisait autorité. Bien que médecin et savant, sa conversation au club tournait toujours autour des lettres, de la langue, de la réforme et du renouvellement".

Kâmil Hussein devint ainsi le disciple et l'ami de Taha Hussein (9), son aîné de douze ans, qui lui dira un jour : "Vous avez été un grand encouragement pour beaucoup d'entre nous, parce que vous avez eu le courage d'écrire des choses difficiles". H. Vogelaer a entre les mains une lettre de Taha Hussein à Kâmil Hussein dont je n'ai pas pu prendre connaissance.

Lutfi Sayyid et Taha Hussein, ces deux aînés et ami de Kâmil Hussein, sont des promoteurs du modernisme libéral en Egypte. Kâmil Hussein s'inscrit dans ce courant. Ibrahim Madkour dit de lui : "C'est un réformateur; c'est un progressiste, mais sans jamais militer en politique".

Nous avons vu l'indéfectible amitié qui lia Kâmil Hussein et Hussein Fawzi. Chez celui-ci, Kâmil H. rencontre Tawfiq al-Hakim (23). "Les deux hommes sont trop différents pour avoir des rapports étroits, témoignent aussi bien I. Madkour que Hussein Fawzi, mais ils n'ont jamais de mauvais rapports". Un jour, Tawfiq al-Hakim apporte aux deux amis son manuscrit Les Dormants de la Caverne, **Ahl al-Kahf**; chacun chez soi lit la pièce et l'admire; la décision est prise de la publier (1933). Elle sera traduite en français.

Kâmil Hussein participe à de nombreux congrès internationaux en Europe et en Amérique; il est membre correspondant de plusieurs sociétés étrangères de chirurgie ou de philosophie. Il est invité à Tokyo avec I. Madkour. Le sujet de la réunion est "Paix et religion". Un imprévu de dernière heure empêche les deux amis de s'y rendre, mais Kâmil Hussein reste en rapport avec cette société.

En 1965, il est l'un des sept hommes invités par U Thant, secrétaire de l'O.N.U., à faire un discours. Le sujet qu'il choisit est "Coopération et paix mondiale".

Jacques Berque dit de lui : "Je ne crois pas avoir rencontré dans le monde arabe dix savants de la classe de Kâmil Hussein".

Kâmil Hussein est un homme de dialogue. Au Caire, il a accès aux Chrétiens comme aux Musulmans, et aux Juifs avant le problème d'Israël. Rappelons qu'à l'Ecole de Médecine, sur soixante élèves de sa promotion, vingt à vingt-cinq sont Coptes. L'entente était parfaite. Son ami Hussein Fawzi est membre de l'Institut copte. Lui-même a des amis coptes, et c'est par l'un d'eux qu'il se fait opérer de la prostate.

Il participe à un congrès international en Amérique, où il rencontre Dom Helder Camara, évêque de Récife (Brésil) (24). Il a lu, pour s'y préparer, l'ouvrage de celui-ci, Spirale de violence, paru en 1970. C'est un accord d'idées complet des deux hommes sur la non-violence et sur la

suggestion de Dom Helder Camara de former, dans cet esprit, de petites communautés "abrahamiques", c'est-à-dire comprenant des croyants des trois religions se référant à Abraham.

Il est invité par la Télévision italienne, en juin 1971, pour représenter l'Islam à une table-ronde sur le sens de la prière dans diverses religions. L'impression la plus profonde fut celle laissée par Kâmil Hussein, d'après le témoignage de plusieurs chrétiens.

En mai 1973, à la cathédrale anglicane du Caire (aujourd'hui démolie par la construction du Pont du Six octobre), il fait une conférence sur l'Islam. Elle est suivie de longs échanges. Brillamment, il retient l'attention de son auditoire pendant trois heures.

Dans ce domaine, signalons ici (cf. la bibliographie de la thèse de Vogelaer) un manuscrit de 1974 : "Material written on interfaith dialogue for possible publication (mimeograph)". C'est au professeur Kenneth Cragg, évêque anglican, son ami, qu'il fit traduire en anglais la "Cité inique" et le "Val Saint", **al-Wâdi al-muqaddas, The Hallowed Valley**.

## OPPOSITIONS... DIFFICULTES... TRISTESSES

J'ai cité (p. 4) celles relevant du domaine médical. Je n'y reviens pas.

La deuxième guerre mondiale est pour lui un grand choc, une source de méditation sur l'homme et la civilisation, comme en témoignent ses notes, abondantes en cette période, et ses conversations, non enregistrées, avec H. Vogelaer, de 1973 et 1977. "Cette guerre marque un point de rupture. Elle révèle la faiblesse interne de la civilisation occidentale malgré son éclat. C'est comme une dernière manifestation du culte de "bigness" qui a occulté en elle celui de "greatness". La religion n'a pas empêché la guerre et souvent même l'a appuyée", (dans ses notes **mudhakarât** déposées chez H. Vogelaer).

Kâmil Hussein pense alors beaucoup au problème du mal et du péché : nous voyons apparaître le champ de la conscience - **damir** - quoi qu'il ne prononce pas ce mot. Ce sera l'un des grands thèmes de son œuvre La Cité inique, quatorze ans après. Il n'est pas pessimiste. Après la destruction du mythe de "bigness", la grandeur pourra se développer pour le monde et ensemble, contrairement à la période où l'Europe imposait sa supériorité.

En 1945, il souffre de la défaite de la France qu'il aime (24 bis). Il admire de Gaulle. En 1952, le coup d'Etat est un grand espoir de changement bientôt déçu. Kâmil Hussein garde toute sa dignité. En compagnie de ses amis, il se laisse aller à faire des critiques, mais il n'a jamais milité en politique. Il déteste toute société militaire.

Dans La Cité inique, récit philosophique, il se pose le problème de la société : en elle-même, elle n'a pas d'esprit, pas de conscience. Elle n'a de valeur que par chaque individu. La société existe pour ses membres beaucoup plus qu'eux pour elle.

Il est opposé à la tendance des Frères Musulmans, avec lesquels les officiers de la Révolution ont eu des liens étroits. Mais les libéraux, dont il se réclame, laissent libres même les Frères Musulmans.

C'est en 1954 que paraît **Qarya zâlima - La Cité inique**. Il y a un lien entre cette œuvre et les méditations de l'auteur les années précédentes sur la guerre : c'est au nom de la religion que les docteurs de la Loi ont condamné Jésus à mort. Dans cet ouvrage, Kâmil Hussein veut montrer au monde comment la morale religieuse a échoué. Par ailleurs, la non-violence y est mise en valeur, spécialement en la personne de Jésus, et en ce qu'il exige des siens qui sont mis en scène. Certains se sont demandé si Kâmil Hussein exprimait ainsi ce qu'il ne pouvait dire clairement sous le régime 'Abd al-Nasser.

I. Madkour, dans son discours à l'Académie, à l'occasion du décès de Kâmil Hussein, en 1977, raconte la séance qui eut lieu au Club **Nâdi al-Tahrir**; lors de la parution de l'ouvrage : "Cette séance était à la fois une fête en l'honneur de l'auteur et un plaidoyer littéraire, même si elle n'était pas exempte de légères plaisanteries et d'appréhension à propos de ce que le récit pourrait soulever chez certains hommes de religion. Tous les assistants avaient lu et estimé La Cité inique à sa valeur; c'était comme une anticipation de l'admiration et de l'estime dont elle jouirait auprès des grands écrivains".

Quelles sont les difficultés que ces assistants pressentaient avec al-Azhar ? Elles ne furent "pas méchantes", dit I. Madkour, "parce que Kâmil Hussein n'attaquait pas". Voici la question qui semble se poser pour les '**ulamâ**' dans La Cité inique : comment celle-ci présente-t-elle deux aspects si différents ? Il y a d'un côté une conviction musulmane de l'auteur, de l'autre une présence du Christ tellement convaincante qu'elle pourrait mener à lui (26). C'est tout le problème des relations entre Christianisme et Islam.

Le récit peut également poser une autre question. Les docteurs de la Loi juive condamnent un innocent, Jésus. Cette communauté juive est ainsi dans l'injustice. Mais le récit peut suggérer le même problème pour toute communauté religieuse. Dans cette situation, la communauté musulmane, quant à elle, pourrait se référer au **hadith** du prophète : "Dieu ne permet pas que sa communauté fasse erreur". Comment des musulmans comprennent-ils leur consensus - 'ijmâ' - ? Est-il celui des docteurs de la loi ? Il ne m'appartient pas d'étudier ce fait de doctrine.

Kâmil Hussein critique toute la présentation traditionnelle de la religion. Il critique également l'interprétation scientifique du Coran - **al-tafsir al-'ilmi**. C'est le titre d'un chapitre de **Mutanawwi'at 2**, p. 29-37. Il s'agit d'une apologétique très développée à l'heure actuelle qui voudrait retrouver les prédictions de toutes les découvertes modernes dans le Coran. Kâmil Hussein appelle celle-ci "innovation stupide" - **bid'a hamqâ**'. Il donne les exemples du radar qui serait annoncé par la phrase coranique : "il crée ce que vous ne savez pas", "**yakhluku ma lâ ta'lamûna**" 16,8; de la théorie de la relativité par : "non, j'en jure par le coucher des étoiles !" - **falâ luqsimu bi-ma-wâqi'i l-nujûm**" 56, 75; de l'explosion de l'atome par : "le poids d'un atome n'échappe pas à ton Seigneur, ni sur la terre, ni dans les cieux. Il n'y a rien de plus petit ou de plus grand que cela qui ne soit inscrit dans un livre explicite".

Il qualifie cette interprétation de **hirbâwiyy** - littéralement "caméléonique", car l'utilisateur habille toute chose à sa guise. Un autre exemple consiste à trouver dans le Coran le système démocratique socialiste coopératif, grâce à la phrase : "Encouragez-vous mutuellement à la piété et à la crainte révérentielle de Dieu" - **ta'âwanû 'ala l-birr wa-l-taqwa** - 5, 2.

Pour Kâmil H., les partisans de cette interprétation sont ignorants du Coran et de la science, ainsi que de leur situation réciproque. Il invoque ici la hiérarchie des lois (28) qui lui est chère : les sciences modernes s'appuient sur les phénomènes physiques - **tabî'iyât** - dont les lois sont plus simples que celles de la vie et de l'homme. Et celles-ci sont en-deçà des lois concernant l'âme, la transcendance et les choses divines. Les livres révélés sont de ce dernier domaine et n'ont pas de lien avec la science moderne. Cette séparation ne leur inflige aucun dommage. Leur essence et leur but sont tout autre. D'ailleurs, la science évolue rapidement et un verset auquel on a donné tel sens devra être interprété autrement peu après (à ce sujet, voir Vogelaer, p. 63).

Les tenants de cette interprétation veulent défendre la thèse de l'inimitabilité du Coran - **i'jâz al-qur'ân** -, mais ils la dévaluent. Telles sont les positions de Kâmil Hussein dans son article de **Mutanawwi'ât**. Il refuse par ailleurs l'apologétique qui veut trouver des raisons d'hygiène aux prosternations de la prière rituelle. Il disait : "Quand on a besoin d'exercice, on va faire du tennis... La prière se situe à un autre plan".

Ces critiques énergiques de **bid'â hamqâ**', "innovation stupide", lui demandent beaucoup de courage pour tenir bon. Il est très critiqué sur ce point.

Ibrâhim Madkour dit qu'il a compris et interprété le Coran d'une manière appropriée au monde moderne, et qui est indispensable (29 bis).

Dans une lettre à son cousin, à propos du Val Saint, il écrit: "J'ai été confronté à l'inadéquation du transcendantal tel qu'il fut transmis par nos aînés". Pour lui, il y a échec de toutes les religions. "Son effort est constant pour trouver une corrélation entre la religion et la science, le réel et l'idéal" (29).

Kâmil Hussein dit : "Je travaille pour les jeunes". Les commentaires du Coran ne peuvent qu'en éloigner ceux-ci : ils ne veulent plus appliquer la morale au nom du Coran ou de la Bible. Il leur répond : "Les raisons de la vivre sont en chacun de vous".

Dans le Val Saint, paru en 1968, est affirmée l'importance de la vie intérieure, de la pureté du cœur. Mais la voie est très libre : "Si tu veux emprunter la voie de la religion traditionnelle, c'est bien.



Sinon tu peux emprunter la voie de la science, de la psychologie et de la physiologie, car Dieu est inscrit dans la nature de l'homme".

Un incident survint à l'Académie à propos de la terminologie scientifique à utiliser dans les noms botaniques, etc. Kâmil H. proposait de garder le nom latin ou grec d'usage international. Mahmûd al-'Abbas al-'Aqqâd (30) s'y opposa avec suffisance. Kâmil H. lui répondit : "Laisse-nous nous occuper de la science". Ce mot suscita la haine de 'Aqqâd. Il traita Kâmil H. de rebouteux. Trois ans après la parution de L'Unité dans la connaissance, **Wahdat al-ma'rifa**, en 1961, une grande polémique s'éleva : 'Aqqâd affirma que Kâmil Hussein avait tiré ses idées du livre de Samuel Alexander, Space, Time and Deity. Six ou sept articles de presse parurent alors à propos de cette accusation (31). Par deux fois Kâmil H. répondit qu'il avait effectivement lu cet auteur, mais qu'il ne lui avait pas emprunté ses idées. Puis il évita de parler de cet incident, même avec un ami.

Vogelaer a traduit en anglais **Wahdat al-ma'rifa**, à la demande de son auteur, de même que Le sage rappelle, **al-dhikr al-hakim**. Kâmil Hussein considérait **Wahdat al-ma'rifa** comme son ouvrage essentiel, son œuvre préférée.

L'Analyse biologique de l'Histoire, paru en 1955 (98 p.), est constituée par les conférences données à la Société des Etudes Historiques du Caire; elle fut peu diffusée à cause de quelques critiques du socialisme qu'elle contenait. La publication de la Grammaire raisonnable, **al-Nahw** en 1972, petit volume de 61 pages, lui attira beaucoup d'ennemis.

Pour que la langue soit vivante, à la portée de tous, Kâmil Hussein propose une simplification de son enseignement. A l'Académie, les libéraux - ils sont moins de quarante - sont mis en minorité par les shaykhs d'al-Azhar. Kâmil H. fut peiné par les oppositions que déclencha son livre. Sans doute faudra-t-il du temps pour voir résolue cette question, et pour que soient peut-être comprises certaines de ses propositions.

## L'HOMME - LA PERSONNALITE

Nous venons de voir la double appartenance de Kâmil Hussein aux sciences et aux lettres. I. Madkour s'étonne de sa culture littéraire, alors que sa formation secondaire en classe terminale scientifique, puis ses études médicales ne l'y préparaient pas. Il pense que la grande puissance de lecture de son ami fut son principal facteur d'enrichissement. Il lui attribue trois dons essentiels : une pensée sans faille (**salima**), une précision d'observation (**basar**) et une grande mémoire. Il pense que les uns apprennent par l'écoute, les autres par le regard. Kâmil H. est de ces derniers. Il ne laisse rien passer de ce qui s'offre à sa perspicacité, que cela relève de l'expérience scientifique ou de l'expérience humaine. Nous connaissons ses exigences dans la recherche. Nous les retrouverons dans son désir de faire de la langue arabe un outil pour la science (31 bis). Il apporte la même rigueur en pédagogie; il n'aime pas le travail de mémoire. S'il demande beaucoup aux étudiants, il veut que cet effort soit fait d'équilibre et de clarté. Vers 1973, une question posée au baccalauréat de lettres lui apparaît trop complexe pour des jeunes. Il va trouver le ministre de l'Education nationale, qui appelle son inspecteur, et il lui affirme que même quelqu'un de lettré aurait besoin de trois jours pour traiter un tel sujet. Il était trop tard pour poser une autre question d'examen, mais du moins Kâmil H. avait-il exprimé les exigences nécessaires.

M. Abû Dhikra raconte combien Kâmil Hussein faisait aimer son art à ses disciples. Ses entretiens étaient agréables, son style simple, sa réflexion claire. Il leur fit une conférence sur la médecine, culture complète : "C'est une des plus belles choses, raconte cet ancien étudiant, qu'on ait dite sur la médecine, ses rapports avec la société et les sciences humaines". Ce qui lui a laissé la plus forte impression dans cette personnalité, c'est l'équilibre parfait. Kâmil Hussein s'élève au-dessus des mesquineries et des futilités de la vie. Il n'aime ni la perte de temps, ni le bruit. Il ne supporte pas les discours creux et sans ordre. M. Abû Dhikra semble insister sur certains aspects paradoxaux, mais qui sont chez lui source d'équilibre et de richesse : dans le même paragraphe, il emploie le même verbe pour nous dire "il unit" - **jama'** - sciences et philosophie", et "il unit au calme et à l'humilité une fierté - **taraffu'** - et une raillerie mordante - **sukhriya lâdhi'a** -".

Dans ce domaine des complémentarités, signalons encore que ses critiques sévères de la civilisation occidentale qui s'écroule ne le mènent pas au pessimisme. Il a foi en l'homme et en la science. Il propose de nouvelles assises, toute son œuvre le montre. Il a foi dans le temps dont il a mesuré la valeur à travers l'histoire.

Nous l'avons vu capable de ridiculiser ses adversaires, mais c'est par exigence, jamais pour attaquer. Sa douceur, sa patience, sa sagesse ont toujours étonné ses amis. L'un d'eux témoigne : "La non-violence est le propre de son caractère; elle semble découler de sa personne. Il n'a jamais été dans le service armé, qui n'est pas obligatoire... C'est un homme de réconciliation. Quand il est recteur de 'Ayn Shams, les manifestations d'étudiants ne donnent lieu à aucun incident grave. Il ne les a jamais brusqués. Il était facteur de paix".

Mais ce doux est aussi un obstiné. Nous avons vu sa ténacité au cours de sa carrière de médecin, de professeur et d'académicien.

Il ne s'est jamais marié ; d'aucuns se sont demandés pourquoi. Tout d'abord, dans sa jeunesse, sa famille lui disait : "Travaille !" et non pas : "Marie-toi !". Son frère aîné n'était pas marié, et nous savons que Kâmil en faisait volontiers son modèle. Peut-être aussi avait-il le désir de ne pas se séparer des siens. Par ailleurs, à cette époque, les femmes étaient sans culture; la vie commune avec l'une d'elles peut n'avoir pas attiré un tel homme. I. Madkour, que j'interroge sur ce sujet, me répond : "Un homme donné à tant de causes n'a pas de vie privée". Enfin, un de ses jeunes chirurgiens lui posa directement la question, et il répondit : "Se marier, c'est la dernière chose à faire avant de mourir". Cependant, il eut une vraie vie de famille avec sa sœur et ses trois neveu et nièces, qu'il aima comme ses enfants. Il n'était pas féministe : il s'opposa assez longtemps à l'admission de femmes à la société du Croissant Rouge.

De certains témoins, j'ai recueilli ce qui suit :

I. Madkour :

"Kâmil Hussein, c'est la fidélité aux amis, à ses convictions; combattu, il continuait calmement".

Son petit-neveu par alliance, le Dr Jalal Mousa :

"calme, réservé, d'une grande dignité".

M. Abû Dhikra :

"abondance de science, sans orgueil, sans se faire valoir".

Le R.P. Xavier Eid (32) :

"sérénité, vérité".

Hussein Fawzi : "Un homme juste".

Ce dernier dit de son amitié avec Kâmil Hussein : "Elle fut le soleil de ma vie".

Tous ces témoignages - sauf celui de M. Abû Dhikra, que j'ai lu -, je les ai entendu exprimés spontanément, jaillissant d'une connaissance venue du cœur.

Un autre témoignage m'est donné par un jeune dominicain, Régis Morelon, qui était à l'Institut dominicain d'Etudes orientales du Caire (I.D.E.O.) en 1975. Kâmil Hussein, à demi-aveugle, avait eu connaissance d'un article de Marc Chartier dans la revue I.B.L.A. de Tunis. Ses deux nièces faisaient pour lui fonction de secrétaires pour l'anglais et l'arabe. Cependant, il était venu pour qu'on lui lise cet article et qu'on y réponde avec lui, ce que fit Régis Morelon qui l'avait accueilli. Je cite maintenant celui-ci :

"La chose essentielle était la distinction entre **wahi et ilhâm** (33), que Chartier avait mal saisie. Pour K.H., **wahi** est une révélation de Dieu à un prophète, cette révélation n'étant pas à son usage propre, mais pour les hommes ou un groupe d'hommes, selon la mission de ce prophète, et il a à proclamer ce qu'il a ainsi reçu comme "inspiration". Le second - **ilhâm** - est au contraire quelque chose de purement personnel, et K.H. me disait que c'est probablement sa formation médicale qui lui donnait cette notion de **ilhâm** : pour lui, c'était une sorte de composante spirituelle de la personne, l'un des éléments donnés par Dieu qui permettent à l'homme de vivre sous son regard, de la même façon qu'il y a des éléments physiologiques qui constituent l'homme matériellement. Une fois ce petit

travail fait, on a discuté, je lui ai parlé de mon désir de faire sérieusement de la poésie arabe. Il m'a alors proposé de venir tous les jours à partir de 17 heures, ses deux nièces partant à cette heure-là, et lui se trouvant alors sans rien à faire. J'y suis allé deux à trois fois par semaine. Je lui ai demandé toute de suite d'essayer de me faire goûter ce que lui-même préférerait dans la poésie arabe. Il m'a alors demandé d'apporter le **diwân** d'Abû Nuwâs et la **hamâsa** d'Abi Tamâm (34). Je commençais à lire un vers, et lui continuait en disant "Ça me fait plaisir de me souvenir encore de tout ça, il y avait cinquante ans que je n'avais pas revu ces poèmes". Il essayait alors de me faire pénétrer dans la richesse des images de la poésie arabe, en me citant au passage certaines critiques de Gide pour les appliquer à tel ou tel poète, à telle ou telle pièce. Il reprenait alors tout l'arrière-fond de culture poétique de tel auteur pour me dire comment il la réinterprétait dans son poème, ou comment il se situait par rapport à sa tradition poétique. Il insistait beaucoup sur la qualité musicale des vers qu'il aimait, tout en me faisant remarquer qu'il était très difficile pour un non-arabophone de rentrer dans cette perspective, ce qui est très exact. J'avais suivi déjà quelques cours de poésie arabe, en particulier à la Faculté d'Ayn Shams, en section arabe, mais c'était purement scolaire. Avec K.H., tout prenait une autre dimension, il essayait de me faire pénétrer dans un monde que lui appréciait, tout en sachant que ma sensibilité et ma langue maternelle rendaient ce passage difficile. Je crois que j'ai fait quelques progrès avec lui, mais ce n'est pas là l'essentiel.

J'ai surtout été émerveillé par un homme parlant avec toute sa culture de ce qu'il aimait, de ce qu'il essayait de faire passer, et j'en garde un souvenir merveilleux".

Quelle fut la prière personnelle de ce savant doublé d'un croyant musulman ? Comme chez tout homme, cela reste du domaine du mystère. Il ne semble pas avoir pratiqué régulièrement les prières rituelles.

J'ai dit son approche de Jésus dans La Cité inique, "entreprise marquée par une volonté de compréhension et de sympathie peu communes" (Arnaldez). Louis Massignon dit : "Une psychologie musulmane du Christ". Jésus devant ses juges est le catalyseur de la conscience humaine. Le récit est uniquement celui du procès. La crucifixion est juste évoquée, en arrière-plan, dans le chapitre "Les ténèbres recouvrirent la terre".

L'Islam reconnaît que Jésus a été condamné à mort par les Juifs. Il refuse que cette sentence ait été accomplie sur la personne de Jésus. Celui-ci aurait été remplacé par un sosie. Le Coran 4, 157-158, à propos du Messie qui aurait été exécuté par les Juifs, dit : "Mais ils ne l'ont pas crucifié, cela leur est seulement apparu ainsi - **shubbiha lahum** -... Dieu l'a élevé à lui". A ce propos, Kâmil Hussein évoquait les cas de grandes erreurs judiciaires.

Dans Le Val Saint - al-wadi al-muqaddas -, il parle non pas de la crucifixion, mais de toute une sensibilité : "Les Musulmans n'aiment pas la rédemption... Il est dit chez nous : 'Nulle âme ne portera une autre âme porteuse de péché' - **lâ taziru wâzirata wizrin ukhra**".

A un autre point de l'horizon des sensibilités, nous trouvons celle du poète chrétien qui va jusqu'à s'écrier, à propos de la faute d'Adam : "Bienheureuse faute qui nous a valu un si grand rédempteur !" (chant de Pâques).

Ajoutons que la grandeur de ce rédempteur, c'est d'être homme-Dieu; c'est l'incarnation, qui répugne encore plus à l'Islam : elle apparaît comme une atteinte à la transcendance de Dieu.

Sa position musulmane n'empêche pas l'esprit œcuménique de Kâmil Hussein de s'ouvrir aux valeurs humaines des autres. Dans La Cité inique, il dit du procès et de la condamnation de Jésus qu'il vient de conter : "Ces événements ont fait naître le plus admirable des dogmes (de la religion chrétienne) sur le pardon et le rachat - **al-takfir wa-l-fidâ'** -" (Q. 103, A. 108).

Kâmir Hussein, à demi-aveugle, quitte son cabinet médical en 1970. Les dernières années de sa vie, il ne peut plus s'adonner à la lecture; il écoute les émissions radiophoniques culturelles étrangères. Par des collaborateurs ou des interprètes, il se fait enregistrer des cassettes de livres. Il n'a pas de secrétaire particulier permanent. Le magnétophone lui est familier depuis longtemps, car il a toujours eu pour habitude d'écrire ses conférences, de les enregistrer, de les écouter, puis de les exposer sans papier.

Il se sait atteint d'un cancer. Les siens se succèdent auprès de lui. Sa sœur meurt quelques mois avant lui. Il manifeste "une grande patience". Il s'éteint le 7 mars 1977. Une grande foule assiste à son enterrement, à la mosquée 'Umar Makram, place Tahrir.

Hussein Fawzi raconte : "J'ai voulu, selon l'usage, porter le cercueil de mon ami. Mais à peine y suis-je parvenu que le service d'ordre, devant l'affluence excessive de la foule, a raccourci la cérémonie et ordonné qu'on porte le cercueil immédiatement à la voiture mortuaire".

Six mois après sa mort, le grand quotidien égyptien **Al-Ahrâm** lui consacre environ deux-tiers d'une grande page, en date du 2 septembre 1977. C'est un article du Dr Ni'mât, Ahmad Fu'âd, sous le titre : "L'Avicenne (Ibn Sinâ) du XXe siècle, le Dr Kâmil Hussein". Cet article traite non pas de l'homme mais de ses oeuvres. Il ne résume pas celles-ci mais en présente des thèmes, principalement à propos du Coran. Je remarque parmi ceux-ci la critique de l'interprétation scientifique du Coran (12 lignes de la 3ème colonne).

## SON INFLUENCE

Essayons de savoir l'influence que peut avoir Kâmil Hussein. Tout d'abord, comment se vendent ses livres ?

La librairie Books, au carrefour des rues Shérif et Sarwat, au Caire (qui vend les ouvrages de l'éditeur **Maktabat al-Nahda al-misriyya**, 9, rue Adly), me donne les renseignements suivants; en mai 1981 :

- **Wahdat al-ma'rifa**, Unité de la Connaissance :
  - o 1ère édition, 1958 : 3.000 exemplaires vendus,
  - o 2ème édition (en cours) : 4.000 (35),
- **al-dhikr al-hakim**, Le sage rappelle (36) :
  - o 1ère édition, 1972 : 3.000 exemplaires vendus,
  - o 2ème édition (en cours) : 6.000

La librairie me fait remarquer que l'ouvrage sur le Coran se vend beaucoup mieux que l'autre.

La librairie **Dâr al-ma'rif**, au même carrefour, me dit que **al-wâdî al-muqaddas** est épuisé, sans pouvoir me fournir de chiffres de vente. Mon exemplaire, sans date, acheté en 1978, dix ans après sa parution, est de la première édition, la seule probablement.

A la même librairie, **al-lugha al-'arabiyya al-mu'âsira**, est épuisé. Quant à **Qarya zâlima**, mon exemplaire acheté en 1978 n'est pas daté. Je n'ai pu voir l'éditeur. Vogelaer signale une réédition en 1975 (note p. 136).

Il semble que certains étudiants parlent de Kâmil Hussein, connaissent les titres de ses livres, mais n'ont pas lu ceux-ci. Le Dr Jalal Mousa ne pense pas qu'ils lisent Le Val saint. La Cité inique a été pendant quelque temps au programme de l'université. Parfois on achète ses livres, on les parcourt rapidement, sans les avoir compris.

Taha Hussein n'avait-il pas dit de La Cité inique : "un livre à lire en prenant le temps de contempler et de penser, en s'arrêtant fréquemment et en relisant divers passages. Nous ne pouvons nous contenter de le parcourir ("skip over it") en sautant d'un passage à un autre... Nous le lisons pour comprendre son auteur et ce qu'il veut exprimer, puis voir si nous acceptons... ses pensées avec plaisir et grand enthousiasme, ou les fuyons comme la peste. C'est adressé à l'esprit..., qui peut pénétrer profondément et découvrir une grande paix intérieure, seulement à partir de ce qu'il saisira parfaitement" (37). Ces paroles seraient aussi vraies, sinon davantage, appliquées au Val Saint.

Ses œuvres sont difficiles. Son petit-neveu le lui avait fait remarquer. Il avait répondu : "Ce n'est pas pour le public". Et lorsque le docteur parla du Val Saint, en le disant peu abordable, il plaisante: "Ce n'est pas fait pour lire au lit".

Des comptes-rendus des ouvrages de Kâmil Hussein parlant élogieusement de son influence ont été écrits par Suheir Qalamâwi. Certains pensent que ses ouvrages auront une importance dans l'avenir.

Cependant, à propos des jeunes je cite un fait qui est peut-être une exception :

En 1969, une jeune étudiante musulmane mourait au Caire, après une longue et mystérieuse maladie. Ses parents prirent connaissance de ses notes intimes, où elle avait écrit notamment que le but ultime de sa vie était la rencontre de Dieu. On trouva parmi ses livres de chevet Le Val Saint. Dans la marge des premières pages. Nâdya s'était contentée d'écrire ce simple mot plusieurs fois répété: "Merveilleux ! Merveilleux !". Son père fit publier ses notes, avec commentaires, sous le titre "Je suis heureuse" - **Hilmi sallam, inni sa'ida** - (38).

## NOTES

1. Hussein Fawzi, né en 1900. Après ses études de médecine au Caire et à Toulouse, il n'exerce que six ans comme ophtalmologue. Ancien doyen de la Faculté des Sciences d'Alexandrie à sa fondation, puis recteur. Professeur de zoologie, océanographe - le seul en Egypte. Sous-secrétaire d'Etat au Ministère de la Culture. Il crée et lance le "second programme", le programme culturel de la radiodiffusion égyptienne. Musicologue, historien, grand voyageur. On lui doit une interprétation de l'histoire de la personnalité égyptienne et de sa continuité : **Sinbdâd Misfi**.
2. L'Egypte, occupée de fait en 1882, est sous protectorat en 1914. Aussitôt l'armistice signé et sur la foi des déclarations du Président Wilson sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, Sa'ad Zajlûl se rend, le 13 novembre 1918, avec ses amis comme chef d'une délégation - **Wafd** - auprès du Haut-commissaire anglais pour faire agréer leur voyage à Londres, en vue de demander l'indépendance de l'Egypte. C'est la naissance du parti Wafd, qui se considérera pendant environ vingt ans comme l'unique représentant du peuple. Le voyage n'est pas autorisé. Zajlul est exilé le 8 mars 1919; les porte-paroles du Wafd demeurent à Paris lorsqu'ils sortent de Malte. Après diverses péripéties, l'Angleterre doit proclamer le protectorat abrogé, en février 1922. Le sultan Fouad prend alors le titre de roi. Farouk, son fils, né en 1920, lui succède (1936-1952).
3. Dans le nom de Kâmil Hussein, Hussein n'est pas patronymique. Le sens est : fils de Hussein (prénom du père). J'abrègerai donc en Kâmil H.
4. Les trois ouvrages de Bergson qui sont encore dans sa bibliothèque sont ceux que je mentionne dans ma bibliographie générale.
5. Muhammad 'Abduh, 1849-1905. Inspirateur du renouveau islamique. Elève de l'Université al-Azhar (voir notre note sur les universités, note 7 bis). Depuis 1871, il est disciple et ami de Jamal ad-dîn al-Afghânt, grâce auquel il découvre un nouvel esprit possible dans les traditions, et lit des œuvres européennes traduites. En 1874, il commence une activité de presse, jamais abandonnée. En 1879, il est professeur d'histoire à Dâr al-'Ulûm, fondée en 1972, devenue pratiquement la grande Ecole normale musulmane d'Egypte. Il enseigne à al-Azhar. Il répand ses idées libérales qui excitent la malveillance des cercles conservateurs politiques et religieux. Il est révoqué de Dar al-'Ulûm la même année. En 1882 (voir note 2), il est condamné à trois ans d'exil, mais passe sept ans hors d'Egypte : à Paris, où il publie, avec al-Afghânt, la revue "**Al-'urwat al-wutqa**" puis à Beyrouth. Rentré en Egypte, il ne pourra réaliser son désir d'enseignement qu'en 1894, à al-Azhar; il aura une influence profonde sur les réformes de cette université. Auparavant, il doit entrer dans la magistrature. Il est mufti d'Egypte de 1889 jusqu'à sa mort. Il publie la revue mensuelle "**Al-Manâr**" à partir de 1897. Il tente de réconcilier l'Islam avec le monde moderne par un retour aux sources. Il veut préparer un changement de mentalité, réformer l'éducation morale et religieuse (voir E.I., article Muhammad 'Abduh, par Schacht).
6. Cf. pp. 13-14.
7. Muhammad al-Sâdiq Hussein (frère de M. Kâmil Hussein) : Quinze Psaumes traduits en arabe, dans M.I.D.E.O., 4, 1957, p. 1-26 (dont 2 pages et demi d'introduction de S. de Beaucueil). Psaumes 1 à 25 traduits en arabe, dans M.I.D.E.O., 5, 1958, pp. 1-46 (dont 1 page d'introduction de S. de Beaucueil).
8. Hilmiyet Zaitun, au nord du Caire. Pour s'y rendre, on passe devant l'Université d'Ain Sams, on suit la grande artère d'Héliopolis, plantée de palmiers, puis on tourne à gauche pour faire encore quelques kilomètres (le plan de la banlieue était épuisé à l'Université américaine, en 1981).
9. Taha Hussein (1889-1973) est la personnalité dominante de la vie intellectuelle de l'Egypte pendant la première moitié du XXe siècle. Aveugle, d'une culture, d'une présence et d'une mémoire

exceptionnelles; ministre de l'Instruction publique. Il est l'auteur du *Livre des Jours - al-ayyâm* - (autobiographie), traduit en plusieurs langues, d'œuvres critiques qui ont suscité des polémiques, et de romans. C'est Kâmil Hussein qui prononcera son oraison funèbre (nous en disposons grâce à M.I.D.E.O.).

- (6 bis) C'est à cette époque que l'armée anglaise afflue du désert. Il s'agit là d'un brassage de population exceptionnelle, dont l'esprit ouvert de K.H. aime à profiter; c'est ainsi que lui et son frère dînent un soir avec un officier hindou de l'armée anglaise.
- (7 bis) Il y a trois universités égyptiennes au Caire : deux de type moderne et une université religieuse. Les deux premières sont : l'université dit du Caire, située à Guizeh, sur la rive gauche du Nil (sud-ouest du Caire), fondée en 1925, sous le nom de "Université Fouad Ier", et l'université de 'Ain Shams, au nord du Caire. L'université religieuse est al-Azhar, autour de sa grande mosquée, fondée par la dynastie Fatimide au 4<sup>e</sup> siècle de l'Hégire : Xe siècle après J.C. A la suite de la loi de 1961, des facultés lui ont été adjointes; elles enseignent les principales disciplines modernes.
- (8 bis) Témoignage du Dr Jalal Mousa.
- (9 bis) Témoignage de Ibrahim Madkour, président de l'Académie de Langue arabe.
10. Un projet de rénovation complète est en cours, sans doute en collaboration avec des techniciens français.
11. Ramsès Wissa-Wassef, architecte des Beaux-Arts de Paris, a organisé, vers 1950, à son retour de France, un atelier de tapis d'enfants, filles et garçons, au village de Haraniyyé, près des Pyramides. Il respecte totalement la créativité des élèves, qu'il appelle "des enfants à l'état pur", leur donnant de très belles laines, qu'il teint lui-même. Les enfants continuent souvent toute leur vie cet artisanat, dans la joie et la liberté. Après la mort de Ramsès, sa femme, sa soeur Cérés et ses deux filles continuent son travail dans les beaux ateliers conçus par lui dans la tradition de l'architecture égyptienne au milieu d'un grand jardin.
12. Dans ces paragraphes sur le médecin et le chercheur, je me réfère surtout à l'article de Gamâl al-Din Sami, à l'occasion de l'obtention du plus haut prix d'Etat d'Egypte pour les sciences médicales par Kâmil Hussein : S'ami y donne la parole à M. Abu Dhikra, chirurgien formé par Kâmil H., dont je cite les témoignages (cf. la bibliographie). Voir aussi, au sujet de cette épître, **Mutanawwi'ât 1**, pp. 85-100).
13. **Majallat al-jam'iyya al-tibbiyya al-misriyya**, vol. 32, n° 10, octobre 1949. Voir aussi **Mutanawwi'ât 1**, pp. 163-190.
14. Abû Bakr al-Râzi, appelé Rhazès par le Moyen-Age occidental - vers 864-925 -médecin et philosophe iranien, grand clinicien, considéré comme le plus grand médecin de l'Islam. Il fut au service du nouvel Hôpital de Rayy, puis de celui de Baghdad. Il a dépassé dans la pratique médicale les connaissances de l'Antiquité. On lui doit une étude des maladies infectieuses éruptives (petite vérole, etc.) et de grands manuels. Plusieurs de ses œuvres furent traduites en latin. Il fit autorité en Occident jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle (voir l'article de P. Kraus et S. Pines dans E.I. 1).
15. Ibn Sina, 980-1037. Je renvoie à l'article de A.M. Goichon dans E.I. 2, au sujet de cette personnalité si riche. Le **Qânûn**, somme ordonnée de tout le savoir médical de l'époque, comprend cinq livres. Il fut traduit au XII<sup>e</sup> siècle en latin. Il était au programme de l'Ecole de Médecine de Montpellier en 1309. Du XII au XVI<sup>e</sup> siècle, l'enseignement et la pratique de la médecine sont fondés sur lui. En Occident, certains médecins savaient l'arabe à cause d'Ibn Sînâ. On connaissait al-Râzi comme meilleur clinicien, mais le **Qânûn** offrait un ensemble didactique irremplaçable.
16. Ceci est indiqué par M. Abû Dhikra (article cité note 10).
17. Ibrahim Madkour est président de l'Académie de Langue arabe depuis 1974, date à laquelle il succéda à Taha Hussein. Son discours prononcé à l'occasion de la réception de Kâmil H. à l'Académie a été publié en 1955 dans la revue de cette Académie (n° 8, épuisé). Son discours lors du décès de Kâmil Hussein a été publié en 1977 dans la même revue.
18. Cependant, Kâmil H. critique les psychanalystes : il croit à l'importance de l'amour : "Le mal de carence de l'amour est un mal répandu. Il afflige la personnalité". Mais il ajoute : "La nature humaine n'en est pas à ce point de décadence que tous les instincts de la vie en soient subordonnés à l'instinct sexuel. Mais il... constitue comme un appétit puissant... Ce que les psychanalystes appellent sublimation - 'irtifâ' - ne vient pas d'un manque dont on a souffert l'inclination sexuelle. C'est pour elle un accomplissement nécessaire - **istikmâl** - quand elle n'est pas à même de se procurer la mesure suffisante de sentiment supérieur d'amour. Le sexe, en effet, n'est pas dans l'homme la fin des fins". (**Le Val Saint**, pp. 186-189).  
Voir son article "Deux sciences fausses : l'alchimie autrefois et la psychanalyse aujourd'hui", dans **Mutanawwi'ât 1**, pp. 101-110. Il contient l'idée émise aussi par A. Comte, des trois étapes : théologique, métaphysique et positive.
19. **Mutanawwi'ât 2**, pp. 77 et 99.
20. Club fondé vers 1920 par un prince de la famille de Mohammad Ali. Il comprend cent cinquante membres. L'admission est très difficile.

21. Ahmad Lutfi Sayyid (1872-1963) fait partie du cercle d'al-Afghâni et de Muhammad 'Abduh. Dès 1908, il est l'un des promoteurs de l'Université égyptienne. Celle-ci, université libre, fut la première de type moderne. Elle fut ouverte à Guizeh après plusieurs années de négociations avec les Anglais quine lui étaient pas favorables. Ahmad Lutfi Sayyid en sera longtemps recteur. Il fonde le journal **Al-jarida**, et y écrit des articles politiques qui annoncent l'esprit de Wafd, jusqu'en 1919. Il est président de l'Académie de Langue arabe en 1942.
22. C'est I. Madkour lui-même qui m'a traduit **tawgih** par "lancement d'idées nouvelles".
23. Tawfiq al-Hakim, né en 1898 (encore lié d'amitié avec Hussein Fawzi en 1981). Il fait des études de lettres et de droit; il termine celui-ci à Paris. Après avoir pénétré la vie des campagnes, très concrètement comme jeune juge de paix de village, il publie le premier roman social, Le retour de l'âme, **'awdat al-rûh** (1933), puis Le Journal d'un substitut de campagne, **yawmiyyât nâ'ib fil-'ariâf** (1937), "qui crée scandale en dénonçant la prévarication et la brutalité de notables, allant du maire au juge, à l'officier de police". "Il déclara récemment que s'il avait à récrire ce livre, il n'en changerait pas une ligne", - Daniel Le Gac, L'Égypte après la mort de Sadate, dans **Croissance des Jeunes Nations**, n 234). Il est l'auteur d'essais critiques et philosophiques. Mais il est surtout créateur du théâtre égyptien arabe contemporain. Sa dernière pièce, O toi qui grimpe sur l'arbre, **Ya tâle' al-shagara** (en dialecte égyptien), marque un tournant vers ce qu'il appelle "le théâtre de l'irrationnel", dont, à son avis, Brecht, Ionesco... sont les maîtres.
24. Dom Helder Camara nous a répondu au sujet de l'existence des minorités "abrahamiques" (ce ne sont pas des groupes formels et organisés) : "La Minorité commence à fleurir là où une Personne, pleine de foi, d'espérance et d'amour, commence à découvrir des Personnes de bonne volonté (partout, plus nombreuses que nous ne pouvons pas imaginer) et commence à les aider à devenir bien renseignées dans les grands problèmes humains. La Minorité abrahamique suppose : - un effort pour présenter une réelle vision du Monde; - sans jamais perdre l'espérance"... Il y a des Minorités dont la force c'est d'être semencées par l'Esprit de Dieu partout !".
- (24 bis) Pour K.H., la France, en 1940, a été "sacrifiée pour montrer au monde que la défaite militaire ne justifie rien... Elle a été crucifiée pour délivrer le monde de sa foi dans la violence" (Vogelaer, op. cit.).
26. Cette ambiguïté est l'objet de la critique de 'Abd al-Latif al-Subqi (voir bibliographie).
27. Vogelaer (op. cit., p. 107) dit qu'à sa connaissance il n'y a pas eu de critiques publiques écrites faites par al-Azhar. Il connaît des notes éparses de Kâmil H. écrites après des conversations avec des érudits (scholars) d'alAzhar indiquant une opposition latente.
28. Cf Anouar Abdel Malek, Anthologie, pp. 303-306.
29. Thèse Vogelaer, p. 13.
- (29 bis) K.H. dit : "Le Coran doit être objet de méditation pour l'homme moderne, non de commentaire (cité par Vogelaer, dans un entretien, au Caire, 1981).
30. 'Aqqâd, poète, journaliste, homme de lettres, de formation uniquement primaire, mais bon écrivain - dit H. Fawzi - célèbre en Egypte.
31. Dans **al-akhbar** de novembre 1962. Ce problème de plagiat éventuel est traité dans la thèse de Vogelaer (pp. 175-185).
- (31 bis) En lettre comme en science, il aime la clarté. On ne trouve dans ses écrits ni mots inutiles, ni emphase - même dans les longues phrases (exemple : le paragraphe d'ouverture de La Cité inique, cf. ci-dessous pp. 66-67). A ce propos, citons une anecdote : en bas d'un article photocopié sur la poésie arabe (offert à Régis Morelon, cf. p. 25), il apparaît qu'il a écrit de sa propre main "L'éloquence, tords-lui le cou" (d'après Verlaine).
32. Prêtre grec-catholique, d'esprit oecuménique, curé de Sainte-Marie de la Paix, Garden City, Le Caire.
33. Il nous aurait paru intéressant de chercher confirmation de cette thèse dans La Cité inique. Toutefois, cela nous a paru dépasser le cadre de notre travail. Nous l'indiquons comme piste de recherche. Nous ferons une première approche, succincte, qui ne confirmerait pas ce que Kâmil Hussein a dit à Régis Morelon :
- 1) **'alhama** est employé deux fois seulement :  
réf. 105 p. Q 169 (à propos de la conscience de chacun). Ici, il s'agit en effet d'une inspiration personnelle. Voir Q 234, 2ème paragraphe : passage qui ne confirme pas cette thèse, car il s'agit de l'instinct de l'animal. Enfin, nous trouvons la 10e forme Q 152, 3ème paragraphe "chercher une inspiration personnelle" (Arnaldez) : cet emploi viendrait en confirmation.
  - 2) **'awha** est très fréquent; il est employé :  
réf. 141 "ce que la conscience lui inspire", dans un sens aussi personnel qu'en réf. 105, avec **'ilhâm** ce qui ne confirme pas l'affirmation de l'emploi propre aux deux racines. De même, Q 146 "Ce que Dieu lui inspire".  
Q 244 "un homme non inspiré" - **lâ yûha 'ilayhi** - n'a pas à juger dans une affaire de sédition : ceci pourrait se rapprocher d'une inspiration prophétique, puisqu'il s'agit du bien de la

communauté.

Mais fréquemment **'awha** est employé dans un sens général, comme en arabe moderne : révéler quelque chose à quelqu'un. Ex. : Ma raison me révèle que..." (Q 27).

34. Abû Nuwas, né en 747 ou 762, a vécu à Bagdad sous Harûn al-Rashid. Il se distingue particulièrement dans la poésie bacchique et dans la poésie amoureuse qui chante l'amour des jeunes garçons. Sans doute le plus grand des poètes arabes; libéré par son génie de certains poids de la tradition, il a mis la poésie arabe sur la voie de la vie. Dans son **Diwân**, 281, il se vante de s'adonner à tout ce qui peut déplaire à Dieu excepté le polythéisme. En fin de compte, il espère en la miséricorde divine. Il mourut entre 813 et 815. Voir E. Wagner, dans E.I. 2.
35. Vogelaer signale une édition en 1975; thèse, note P. 136.
36. L'expression "**al-dhikr al-hakim**" est dans Coran 3, 58 : "Voilà une partie des Signes et du Sage Rappel que nous te communiquons". Marc Chartier, dans la revue I.B.L.A. (n° 133, p. 22) dit préférer cette traduction "le sage rappel" à celle de Blachère "la sage édification" : "Le Coran est, en effet, selon la théologie musulmane, l'ultime Rappel de l'original céleste, Table gardée (Coran 85, 22 : "Ceci est au contraire un Coran glorieux écrit sur une Table gardée)".
37. Taha Hussein, **Review of Qarya zâlima**, cité par Vogelaer, p. 103.
38. Cf la revue "Comprendre", n° 109, p. 12, par Marc Chartier.

